

David Barry Gaspar et Darlene Clark Hine : *More than Chattel. Black Women and Slavery in the Americas*

Arlette Gautier

Volume 10, Number 2, 1997

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057954ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057954ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gautier, A. (1997). Review of [David Barry Gaspar et Darlene Clark Hine : *More than Chattel. Black Women and Slavery in the Americas*]. *Recherches féministes*, 10(2), 242–246. <https://doi.org/10.7202/057954ar>

Plus fondamentalement, ces articles démontrent, si cela était encore nécessaire, que la citoyenneté des femmes ne dépend pas uniquement de leur capacité à parler et à agir collectivement mais également de leur possibilité d'être écoutées et reconnues comme telles.

*Diane Lamoureux
Département de science politique
Université Laval*

David Barry Gaspar et Darlene Clark Hine : *More than Chattel. Black Women and Slavery in the Americas*. Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1996, 341 p.

Depuis le livre séminal de Gerda Lerner sur les esclaves femmes en 1972, de nombreuses études ont porté sur ce sujet puisque la bibliographie sélective de *More than Chattel* ne comporte pas moins de treize pages. Les responsables de la maison d'édition ont donc cherché à constituer dans le présent cas un ouvrage de référence sur l'ensemble de l'Amérique des plantations qui permet de confronter les expériences particulières de l'esclavage tout autant que les perspectives théoriques. Leur point de vue est basé sur le fait que les spécialistes de l'histoire qui ont employé le terme «esclave» sans s'interroger sur son sexe ou en faisant référence uniquement aux hommes ont manqué ou déformé la réalité étudiée. En effet : «Le genre a été une des forces les plus décisives dans la formation des sociétés esclaves [...] Les relations et attentes sexuées à l'intérieur des sociétés esclaves des Amériques constituaient une force puissante qui informait les vies des esclaves d'une telle manière que les femmes expérimentaient l'esclavage d'une façon très différente de celle des hommes. Les femmes noires étaient exploitées en tant qu'esclave tant dans leurs capacités reproductives que productives» même si elles ont été généralement surtout valorisées en tant que productrices (p. IX).

Les quinze articles portent sur l'Afrique, le Brésil, les États-Unis du Sud (Virginie et Louisiane) et les Caraïbes, anglaises comme françaises. Seules les Antilles hispanophones sont donc oubliées de ce vaste panorama écrit par les meilleurs spécialistes. D'abord, Claire Robertson compare l'esclavage au féminin en Afrique et aux Amériques et critique ceux et celles qui l'ont fait sans se préoccuper de la diversité sociale, sexuelle et géographique de l'Afrique. L'esclavage y présente un continuum de formes, des plus dures, proches de celui de l'Amérique des plantations, à des formes plus douces, donnant beaucoup d'autonomie aux esclaves et les intégrant rapidement dans un lignage libre, voire leur permettant exceptionnellement d'en former¹, l'affranchissement et le marronnage (fuite) y étant beaucoup plus faciles. Sur la frontière brésilienne, étudiée par Mary Karash, les femmes étaient en nombre infime jusqu'à la fin du boom minier dans les années 1770. Beaucoup d'esclaves ont été vendues pour travailler dans les plantations de café du Minas Gerais, alors que la frontière devenait une zone d'économie agropastorale et que l'esclavage s'y faisait rare.

1. L'idée d'une «douceur» de l'esclavage lignager a été récemment critiquée par Harris Memel-Foté (1996a).

Les esclaves étaient surtout des Indiennes, n'ayant pas forcément le statut juridique d'esclave mais étant soumises aux mêmes contraintes, notamment sexuelles. Par ailleurs, deux articles traitent des esclaves en milieu urbain à Charleston et à Cap-Français (Saint-Domingue), qui sont surtout des domestiques ou des marchandes et qui sont souvent oubliées dans les descriptions de l'esclavage. Les autres articles sont généraux ou portent sur les plantations.

Les auteurs et les auteures s'accordent pour remarquer que les femmes étaient exclues des emplois qualifiés, sauf ceux de ménagères (gouvernantes), infirmières ou sages-femmes, qui étaient nettement moins répandus que les compétences masculines d'artisans, d'ouvriers qualifiés ou de contremaîtres. Elles travaillaient donc essentiellement dans les champs. Ainsi, à Saint-Domingue, en 1780, étaient qualifiés : 40 p. 100 des hommes travaillant dans les plantations de sucre, 15 p. 100 de ceux qui cultivaient le café et seulement 5 p. 100 des femmes (p. 262). Or, les travailleuses et les travailleurs qualifiés étaient mieux nourris², mieux logés et mieux vêtus, et ils obtenaient des gratifications en argent, ce qui leur permettait parfois de se racheter. Selon les endroits, telle ou telle culture prédominait : ainsi, à la Jamaïque, au début du XIX^e siècle, 75 p. 100 des esclaves travaillaient le sucre, alors qu'à la Barbade, à la même époque, 25 p. 100 étaient domestiques. Selon Richard Steckel, les femmes commençaient généralement à travailler plus tôt, mais dans la maison des maîtres, le passage au travail de houe étant alors d'autant plus difficile. Par ailleurs, à ce travail souvent intensif s'ajoutaient les tâches domestiques qu'elles réalisaient aussi pour les esclaves hommes lorsqu'elles vivaient en couple, et cela d'autant plus si elles étaient africaines que créoles et si leur foyer avait plus d'autonomie par rapport aux Blancs et aux Blanches.

Les spécialistes de l'histoire ont longtemps présenté les familles esclaves comme anomiques et matrifocales (centrées sur la mère) soit à cause de l'«héritage africain», soit à cause de la promiscuité des maîtres et de la fréquence des séparations. Robertson, africaniste reconnue, réfute la thèse des réminiscences africaines parce que la matrifocalité y est inconnue, alors que le lignage y est fort et le pouvoir, patriarcal. Certes, la polygynie implique souvent un lien privilégié entre mère et enfants, mais les Africaines et les Africains déportés ne venaient pas des strates sociales la pratiquant. La matrifocalité serait donc plutôt provoquée par la pauvreté. Cependant, la plupart des textes réfutent, dans la lignée des travaux d'Herbert Gutman mais aussi de Gerda Lerner, l'idée même d'une matrifocalité pendant l'esclavage. Robert Slenes se demande pourquoi des historiens et anthropologues, aussi prestigieux que Roger Bastide ou Gilberto Freyre, ont pu défendre au Brésil cette idée, que les études démographiques démentiront ultérieurement. C'est qu'ils se fondaient sur des récits de voyageurs européens, de passage et imbus de préjugés racistes et ethnocentristes, que leurs schémas d'explication durkheimiens mâtinés de fonctionnalisme leur rendaient trop facilement crédibles. En fait, au Brésil comme à Saint-Domingue (Geggus), les esclaves auraient plutôt vécu en familles nucléaires stables, mais à partir d'un âge relativement tardif. Ainsi, dans une plantation du nord de Saint-Domingue, la moitié des enfants ne seraient pas du

2. D'après les récits d'anciens esclaves américains, 38 p. 100 des femmes contre 28 p. 100 des esclaves se plaignaient de ne pas être nourris.

même père. Brenda Stevenson, de son côté, donne une tout autre image de la famille virginienne, car, dans les récits d'anciens esclaves qu'elle a étudiés, les femmes parlent très peu des hommes : si la majorité des esclaves sont mariés, c'est à l'extérieur et très peu vivent sur la même plantation. Pour sa part, Wilma King reproche aux chercheurs de ne pas s'interroger assez sur les relations incestueuses, les violences sexuelles entre esclaves, l'homosexualité.

Deux articles de démographes tentent d'apprécier les conditions de vie des esclaves. Richard Steckel se sert de données tout à fait originales : les mesures de taille de plus de 50 000 esclaves réalisées entre 1820 et 1860 aux États-Unis dans le cadre de la lutte contre la traite. Les enfants esclaves étaient étonnamment petits, mais les jeunes hommes récupéraient néanmoins au moment de l'adolescence, où ils commençaient à manger de la viande parce que seuls les travailleurs y avaient droit. Il explique la moindre augmentation de taille pour les femmes par le stress lié au passage de la maison des maîtres aux champs, mais on peut se demander si, tout simplement, elles n'étaient pas moins nourries. Il étudie minutieusement la saisonnalité des naissances et des décès d'enfants pour démontrer que la forte mortalité infantile s'explique, plus que par le syndrome de la mort subite du nourrisson, par la malnutrition, le travail sans relâche et les infections. En Virginie, dans les zones de marécages, selon Cheryll Ann Cody, l'importance de la mortalité infantile s'explique aussi par leur saisonnalité : les femmes tombent enceintes quand le travail est moins intense, mais elles accouchent au moment des plus forts travaux et de l'incidence maximale de la malaria.

Quatre articles portent précisément sur les résistances des femmes pendant l'esclavage : elles ont été permanentes, que ce soit individuellement, notamment par le poison, ou collectivement, pendant les révoltes et les luttes de libération nationale, aux Antilles françaises (David Geggus et Bernard Moitt) ou anglaises (Barry Gaspar). En ce qui concerne les marronnages, le schéma temporel est le même : quand les îles sont encore boisées, les esclaves s'enfuient en couple et vont vivre dans des camps; au XVIII^e siècle après les déboisements, les femmes partent seules ou avec d'autres femmes et plus souvent vers les villes. Les femmes marronnent moins fréquemment que les hommes, ce qui peut s'expliquer par plusieurs facteurs : le rôle des maternités est important pour Geggus et moins pour Moitt. Ce dernier m'attribue l'idée que ce serait à cause de la mobilité moindre des femmes en Afrique alors que je parle de leur moindre mobilité aux Antilles (Gautier 1985), les hommes faisant les corvées du roi sur les routes et allant généralement voir leurs épouses. Je donne un rôle central à la division sexuelle du travail, l'organisation des révoltes reprenant la hiérarchie des plantations, ainsi qu'au monopole masculin des armes, les différentes factions armant les esclaves hommes.

Le débat, en revanche, est loin d'être terminé sur la faible reproduction relative des esclaves antillais par rapport aux esclaves américains. Certains auteurs et auteures l'expliquent par l'allaitement plus tardif dans les îles, la mortalité infantile, la malnutrition, l'intensité du travail (notamment Steckel et Cody, dans ce livre). Pour Barbara Bush, l'hypofécondité des Africaines aurait deux sources : 1) une stérilité apportée d'Afrique, car les femmes risquaient plus

d'être vendues si elles étaient stériles³; 2) une résistance à l'esclavage : les Africaines auraient transmis leurs connaissances sur la contraception et l'avortement et laisseraient mourir plus facilement leurs enfants pendant les neuf premiers jours de leur vie où traditionnellement ces bébés n'ont pas encore de nom. L'augmentation de la fécondité après l'abolition de l'esclavage serait liée à la christianisation accrue et non aux conditions de vie, restées identiques selon elle. Ces hypothèses sont intéressantes, mais elles restent à être prouvées, peut-être avec l'aide d'études sur la saisonnalité des naissances. Elles sont démenties en ce qui concerne les Antilles françaises par mes travaux : ainsi, au XVII^e siècle, les Africaines vivant en couple ont une très forte fécondité, et ce serait donc la diminution de la conjugalité, liée notamment au faible rapport de masculinité, qui expliquerait plutôt la baisse de la fécondité au XVIII^e siècle.

Trois chapitres portent sur les femmes libres à Saint-Domingue et en Louisiane. Geggus rappelle que l'affranchissement ne toucha jamais plus de 3 esclaves femmes pour 1000 et généralement beaucoup moins (p. 268). Seulement 15 p. 100 des gens de couleur vivaient dans des villes, où les femmes pouvaient être épouses d'artisans, marchandes ou prostituées. Seules 10 p. 100 des propriétés appartenaient en propre à des femmes de couleur. Geggus a calculé les taux d'alphabétisation selon le sexe et la couleur : tous les quarterons savaient lire ou écrire, les trois quarts des mulâtres par rapport au quart des mulâtresses, la moitié des hommes noirs libres mais presque aucune femme noire. De son côté, Susan Socolow étudie les rôles économiques des femmes de couleur à Cap-Français à travers les transactions passant par les notaires. Ces femmes sont ménagères ou marchandes, elles possèdent et vendent des propriétés tant rurales qu'urbaines ainsi que des esclaves à des fins commerciales. L. Virginia Gould, pour sa part, retrace le destin d'une Louisianaise, Jacqueline Lemelle, qui, née esclave et vendue plusieurs fois comme domestique, devint la ménagère d'un homme blanc, sa concubine puis la mère de ses filles. Affranchie avec elles, Jacqueline Lemelle finit par hériter des biens de son ancien propriétaire et par devenir elle-même propriétaire d'esclaves. Cette histoire de vie montre que les esclaves luttèrent pour leur dignité et vivaient des existences multidimensionnelles, mais l'auteure omet de signaler combien une telle réussite fut rare.

Les chapitres les plus novateurs portent certainement sur la façon dont les femmes se percevaient, mais les points de vue diffèrent alors du tout au tout. Wilma King se sert des récits des anciens esclaves enregistrés aux États-Unis dans les années 1930 pour affirmer que les esclaves femmes «ont souffert avec leurs enfants jusqu'à la mort». Leurs enfants mourraient deux fois plus que les enfants blancs et celles-ci devaient leur apprendre à vivre dans un environnement hostile, à se taire devant les maîtres, à s'adapter à leur condition, aussi devaient-elles les discipliner sévèrement, car il y allait de leur survie et de celle de leurs proches. Avoir une fille était une douleur supplémentaire, car la violence des hommes blancs mais aussi noirs était une menace permanente. Elles ont souffert violemment des séparations et ont tout fait pour retrouver leurs enfants après l'abolition de l'esclavage. Brenda Stevenson utilise les mêmes

3. Le fait a été confirmé par Harris Memel-Foté (1996b). Les Africaines pouvaient être aussi vendues pour adultères, divorces trop fréquents, désobéissance : la traite des Noires servait également à contrôler et à menacer les femmes.

sources pour montrer comment «[à] travers le récit autobiographique, les esclaves femmes ont pu construire ce qui a été pour elles une identité légitime et opérationnelle qui contrait l'image contemporaine de la femme noire comme dégradée, passive et facile» (p. 169). Au contraire, les récits mettent en scène des femmes dynamiques, morales, cherchant avant tout la protection de leur communauté et la procréation de la vie du peuple noir face à l'opposition du monde blanc. Leur image est donc non seulement positive mais même héroïque : elle montre des femmes résistant victorieusement au harcèlement sexuel. Les femmes ont appris très tôt les conventions propres à leur sexe : l'assignation au travail domestique, la nécessité d'être pures, mais elles devaient aussi démontrer une force d'âme et une détermination, qui ne respectaient guère les conventions concernant les femmes blanches, dont ces auteures ne parlent guère.

Pour conclure, cet ouvrage est très riche par les aires géographiques étudiées, par la diversité des sources utilisées, tant quantitatives que qualitatives : des mesures anthropométriques aux récits d'esclaves, tout en passant par les minutes notariales, avec une grande inventivité et rigueur. Il est riche aussi par les points de vue adoptés dans certains textes cherchant à décrire la vie des esclaves, d'autres à reconstituer leur subjectivité. Au titre d'une critique mineure, on peut remarquer, toutefois, que la maison d'édition ne réalise pas son projet de faire apparaître les approches conceptuelles, qui ne sont guère explicitées. En cela, ce volume se différencie nettement d'un autre livre portant sur l'histoire des femmes dans la Caraïbe qui s'intéressait beaucoup plus de front à la production idéologique des femmes «comme autre» dans une optique postmoderniste d'invention textuelle des Caraïbes.

Arlette Gautier
Université Paris X- Nanterre

RÉFÉRENCES

BECKLES, HILARY

1995 *Engendering History. History of Women in the Caribbean*. Mona, University of West Indies.

GAUTIER, Arlette

1985 *Les sœurs de solitude. La condition féminine pendant l'esclavage aux Antilles françaises*. Paris, Éditions caribéennes.

LERNER, Gerda

1972 *Black Women in White America : A Documentary History*. New York, Pantheon.

MEMEL-FOTÉ, Harris

1996a *L'esclavage lignager africain et l'anthropologie des droits de l'homme*. Paris, Leçon inaugurale de la Chaire internationale du Collège de France.

1996b «La traite des négresses», in Christine Faure, *L'encyclopédie historique et politique des femmes*. Paris, PUF : 260.